



Des visiteurs franchissent la porte du Mémorial et Musée d'Auschwitz-Birkenau, un ancien camp d'extermination de l'Allemagne nazie, le 25 janvier 2025.

## “Les gens n’ont rien appris d’Auschwitz”

Témoignage Delphine Nerbollier  
Envoyée spéciale à Leer

Albrecht Weinberg n’hésite pas. Il enlève sa veste de costume et relève sa manche. Sur son avant-bras gauche apparaissent les cinq chiffres de son numéro tatoué à son arrivée à Auschwitz, en avril 1943. “16927” égraine ce vieux monsieur, au regard perdu en raison de problèmes de vue. “Je n’étais plus une personne mais un numéro. Impossible d’oublier Auschwitz avec ce tatouage que je vois à chaque fois que je me lave le visage”, ajoute-t-il.

Bientôt centenaire, en mars, Albrecht Weinberg n’oublie rien de son passé et, au contraire, tente de faire perdurer la mémoire de la Shoah. Quarante-vingts ans après la libération du camp d’Auschwitz, ce survivant, l’un des rares encore en vie, multiplie les débats avec des collégiens et lycéens. Il les a notamment rencontrés dans l’ancienne école juive de Leer, désormais musée, ce vendredi. C’est ici dans cette région du nord-ouest de l’Allemagne, limitrophe des Pays-Bas, qu’il est né et a grandi avant de devoir abandonner l’école et d’être forcé, par les nazis, à travailler. Il avait 13 ans.

### Dans un wagon pour bétail

Habitué à raconter son histoire, Albrecht Weinberg enchaîne les souvenirs. L’arrivée des nazis en 1933 et la levée de drapeaux avec la croix gammée sur la place du village. Les insultes et les poursuites par les SS lors de la Nuit de Cristal le 9 novembre 1938 et l’enfermement dans “une étable à cochons”. Les cinq années de travail forcé avant son transfert à Auschwitz, au camp de Buna-Monowitz, dans le

“commando de la mort” nommé ainsi du fait de la très forte mortalité. Il avait 18 ans. “Nous ne savions pas ce qu’était Auschwitz”, note-t-il. Sobrement, le vieux monsieur raconte le voyage “dans un wagon pour bétail”, les SS avec leurs chiens et leurs carabines, “les poux, la faim et les diarrhées”.

De sa libération, Albrecht Weinberg avoue ne pas avoir beaucoup de souvenirs. Expulsé d’Auschwitz par les Allemands face à l’avancée des Russes, il est incarcéré à Bergen-Belsen lorsque les Britanniques arrivent en avril 1945. “J’étais entre la vie et la mort. Je pesais 29 kg. Je ne sais plus ce qui s’est passé”, reconnaît-il.

Si Albrecht Weinberg raconte son histoire, il n’en a pas toujours été ainsi. Après la guerre, il a émigré aux États-Unis où il a reconstruit sa vie, avec sa sœur. Dieu? “S’il y en avait un, il n’y aurait jamais eu Auschwitz”, tranche-t-il. L’Allemagne? il ne veut plus en entendre parler. Du moins, jusqu’à ce qu’il reçoive une invitation de la mairie de Leer en 1984. “Je l’ai jetée à la poubelle. J’ai dit à ma sœur, on ne retourne pas en Allemagne et surtout pas à Leer.”

### “Plus jamais, c’est maintenant”

Les frères et sœurs changeront d’avis deux ans plus tard lorsqu’ils reçoivent une deuxième invitation. Ils s’installeront même définitivement à Leer, en 2012, “par nécessité” après la crise cardiaque de sa sœur. Pour Albrecht Weinberg, le retour en Allemagne, dans une résidence pour seniors, est compliqué. “Je ne sortais pas de ma chambre. Je

regardais les résidents de mon âge et me demandais: étaient-ils SS?”

Depuis la mort de sa sœur, Albrecht Weinberg raconte son expérience le plus souvent possible, mais sans complaisance. Non, il n’a pas pardonné à l’Allemagne. “Comment puis-je pardonner? Ils m’ont ôté ma nationalité. Ils ont tué mes parents! Qu’a-t-on appris de cette période? Rien. On dit ‘plus jamais ça’, mais depuis, il n’y a que la guerre. Certains Allemands ont compris mais pas tous”, lance ce presque centenaire en reconnaissant “avoir peur de l’oubli”. La montée de l’extrême droite dans le pays? Il la

commente à peine, mais est en colère à l’évocation d’un acte de vandalisme l’an dernier contre le cimetière juif de Leer. “Un deuxième holocauste”, commente-t-il.

Celui qui se dit peu apte à parler de politique porte, au revers de sa veste, un badge avec l’inscription: “Plus jamais, c’est maintenant” et un ruban jaune,

en soutien aux otages israéliens du 7 octobre 2023. “J’espère qu’avec le cessez-le-feu à Gaza, les gens reviendront à la raison. Mais c’est impossible”, estime-t-il, pessimiste. Pas de quoi toutefois le stopper dans son élan. Dès cette semaine, il racontera de nouveau son histoire à de jeunes Allemands... pour ne pas oublier.

→ À voir: la RTBF diffusait ce week-end la remarquable série documentaire “Auschwitz: des survivants racontent”, réalisée par Catherine Bernstein. Les cinq épisodes sont disponibles jusqu’au 25 avril en streaming sur Auvio.